

LA MORT DES FLEURS

*J'ai pleuré sur la mort des lis,
J'ai pleuré sur la mort des roses.
N'auront-ils pas d'apothéoses,
Tous ces bonheurs ensevelis ?*

*Quand, pour des espoirs grandioses,
Tous ceux que la mort a pâlis
Quitteront leurs frêbres lits,
Que deviendront les fleurs écloses ?*

*Par l'âme nos corps ennoblis
Subiront des métamorphoses.
Pourtant nos lèvres seront closes,
Et clos nos yeux dans les oublis.*

*Les fleurs, hélas ! pour quelles causes
Voient-elles à jamais salis
Leurs pétales blancs, si jolis ?
Qui donc nierait l'âme des choses ?*

*Si les calices embellis
S'ouvrent de joie aux matins roses,
N'ont-ils pas aussi leurs nécroses
Quand le soir se glisse en leurs plis ?*

*Et pour les tendres virtuoses
Qui leur parlent en gazouillis,
N'ont-ils pas des airs recueillis
Qui semblent d'amoureuses poses ?*

*Vos destins, fleurs, sont donc remplis
Par la loi des métépsychoses,
Puisque tant d'âmes sont encloses
Pour des rêves inaccomplis ?*

*Voilà pourquoi, les soirs moroses,
Aux rayons du jour affaiblis,
Je pleure sur la mort des lis,
Je pleure sur la mort des roses.*

SULLIAN COLLIN.

LÉGENDE D'AUVERGNE

LA PIERRE PLANTÉE

Dans la route déserte et toute blanche de neige, marche, à travers les rafales du vent, une femme voilée qui ressemble à un fantôme. Elle ne laisse derrière elle dans la neige aucune trace de son passage, et le vent qui fait gémir les arbres ne soulève même pas les vêtements qui la couvrent.

C'est une nuit horrible : dans le lointain retentissent, lugubres, des hurlements de loups affamés. Le fantôme s'avance toujours d'une marche régulière, mais rapide. Enfin, dans l'obscurité percent quelques lumières indécises et pâles, au milieu d'une masse serrée de petites chaumières enfouies dans la neige, et de temps en temps, parmi l'apaisement momentané du vent, on distingue les notes aiguës, stridentes, d'un cornet à piston.

La forme blanche s'arrête, les bras tendus en avant, les yeux fixes et brillants.

—C'est là, dit la voix, c'est là qu'il est, lui, le fiancé parjure qui a broyé mon cœur et m'a tuée.

Puis elle reprit sa marche, tandis que le vent sifflait et que la neige recommençait à tomber à gros flocons. Elle arriva dans le village, devant une maison blanche, presque neuve, d'où sortaient des bruits de voix et de verres que l'on choque. On dansait et on chantait : par moments des enfants criaient : " Vivent les mariés ! vivent les mariés ! "

Elle voyait tout cela à travers une fenêtre entr'ouverte, son fiancé tenant dans ses bras une jeune fille brune et riieuse, l'embrassant avec un gros rire sur ses lèvres roses et sur ses cheveux noirs ; et les voix d'enfants criaient toujours : " Vivent les mariés ! " et le piston lançait dans la salle, bruyamment, les premières notes d'une valse entraînante.

Soudain le piston se tut, tout le monde s'arrêta et se tourna vers la porte ; la forme blanche venait d'entrer sans prononcer un mot ; ou lui offrit un siège près du foyer. Elle remercia : ses vêtements n'étaient pas humides, ses mains ne tremblaient pas de froid.

C'était étrange, car la neige tombait épaisse dehors, car le vent soufflait terriblement et les vêtements de l'étrangère étaient minces et légers.

Les jeunes paysans s'étaient approchés d'elle, curieux : mais d'un geste hautain elle les repoussa.

Au bout d'un moment la fête recommençait, et le jeune marié, qui n'avait prêté à la nouvelle venue qu'une attention médiocre, saisissait dans ses bras celle qu'il épousait et se précipitait parmi les danseurs. L'étrangère avait les yeux fixés sur le jeune couple ; sa poitrine se soulevait et laissait échapper un soupir, ses mains fiévreuses s'agitaient sous son voile et tout son être trépidait.

Bientôt la valse cessa. Les jeunes mariés allèrent s'asseoir dans un coin, la main dans la main, se regardant avec amour et se disant tout bas des paroles douces qui la faisaient rougir et qui le faisaient rire.

Comme ce rire torturait l'étrangère !

—A moi aussi, il a dit les mêmes choses ; à moi il a donné les mêmes baisers. Parjure ! parjure ! parjure !

Une polka allait commencer ; alors elle se leva et s'avança vers le jeune marié qu'elle saisit par le bras.

—Comment, vous voulez danser avec moi ? C'est beaucoup d'honneur... oui, beaucoup trop d'honneur...

Il ne put que balbutier des remerciements et il enlaça la taille fine, élégante, de l'inconnue.

Elle exhalait un parfum étrange, surnaturel, qui le troublait ; elle avait des mains blanches, mais si glaciales qu'elles le faisaient frissonner. Il voulut deviner à travers son voile le visage de l'être qu'il tenait, il n'y vit que deux flammes qui brillaient menaçantes.

La polka commença, douce et légère : dans la salle flottait je ne sais quel air subtil qui semblait avoir mis sur le visage de tous une tristesse mélancolique et sereine. Le pas des danseurs se ralentit et la dernière note du cornet fut un soupir qui se perdit dans le silence de la salle.

L'étrangère avait repris sa place auprès du foyer et forcé le jeune marié à s'asseoir à son côté.

Le vieux coucou de la chambre sonna soudain minuit, avec un bruit sourd presque funèbre. La forme blanche se leva vivement, elle prit le jeune homme

par le bras et l'entraîna dehors. La foule parut voir cela sans aucun étonnement, comme si elle était habituée depuis longtemps à cette espèce de mystère.

Le vent faisait rage dans la plaine ; les arbres vermoulus craquaient avec un bruit sinistre et la neige tombait, tombait épaisse sur le sol dont elle avait fait un immense linceul.

Ils marchèrent longtemps, sans rien dire ; quand le village eut disparu au loin, l'inconnue s'arrêta et dit d'une voix rauque en serrant le bras de son compagnon :

—Parjure ! parjure !

Mais lui ne comprenait pas.

—Tu ne me reconnais pas, tu sais oublier, toi !

Et elle enleva son voile.

Il recula épouvanté, portant les mains sur ses yeux comme pour ne point voir.

—Toi ? comment, toi ! Marie ?

—Oui, moi, parjure ; moi, Marie, celle que tu as trahie et trompée ! Certes, tu ne t'attendais pas à me retrouver ici. Quand tu partis de là-bas, de chez nous, tu emportais mon cœur. Je t'avais toujours aimé, j'avais toujours cru en toi, en ta parole ; il paraît que tu n'étais rien moins qu'un misérable. Oh ! pas de protestations ! C'est inutile. Je sais tout. Tu revins dans ton pays, tu m'oubliais bientôt, tu en vis une autre, plus belle que moi, tu l'aimas, et maintenant tu l'épouses. Je t'avais écrit, tu ne me répondis pas, je compris que c'était fini. Je tombai malade, je me mourais, mes parents ne comprenaient rien à ce mal ; j'eus une agonie terrible et, au bout de quelques jours, on m'enterra, et tu apprenais ma mort avec indifférence, en haussant les épaules. Ah ! tu es surpris de me voir ici, te reprochant ta lâcheté ? Ah ! tu crois donc qu'il n'y a plus de justice, plus de Dieu, plus de remords !

Il ne comprenait pas encore. Que lui voulait-elle ?

—Tu vois la plaine, cette plaine immense ? Eh bien ! ce sera notre lit nuptial, ce sera ton linceul aussi. Tu ne devais m'épouser que moi ! Ton serment est sacré, il faut qu'il s'accomplisse !

—Viens, mon fiancé ; viens mon époux, viens t'endormir dans mes bras !

Et le jeune homme sentit se poser sur son front un baiser glacial comme la mort, tandis qu'il était saisi et entraîné sur la terre blanche.

Le lendemain, les paysans du village trouvèrent le cadavre du jeune marié dans un fossé de la route, sous un amas de neige. Ils élevèrent à cet endroit une pierre longue et blanche semblable de loin à un fantôme et à cette femme voilée qui avait frappé un soir à la porte du hameau.

L.-ANDRÉ DE RÉGIS.

Un jeune homme, demandant une position à un ministre, lui écrivait :

Je n'ai ni biens, ni rang, ni crédit, ni bureau ;

Cela s'appelle en bonne prose

Etre un zéro, mais un zéro,

Quand il est bien placé, peut valoir quelque chose.

UN VRAI DISTRAIT



Monsieur le professeur va faire son cours à l'Université.



En route il veut allumer un cigare, mais il fait du vent.



Monsieur le professeur se tourne pour éviter le vent.



Cela réussit à merveille, il continué son chemin, mais...



...il se trouve tout d'un coup devant sa propre maison... il avait oublié, après avoir pris du feu, de se retourner.